



Philippe GENDRAUD

**J'aurais voulu être
autre chose**

Recueil de nouvelles

Philippe Gendraud

J'aurais voulu être autre chose

Recueil de nouvelles

© Philippe Gendraud, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8129-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La suite de “*La vie, c'est du bonheur à tartiner.*”

Boris Viande se préparait à éructer bruyamment, mais soudain il se demanda si ceci avait bien un sens, car après tout le propre de l'Homme n'était-il pas de ne pas se laisser aller aux plus grossiers de ses penchants naturels – pour ne pas dire animaux – fussent-ils particulièrement libérateurs et corrélés à une certaine forme de jouissance, que justement il était d'autant plus digne de réprimer afin de réaffirmer la prééminence de la civilisation sur la bestialité abjecte ? Boris ne savait... Il éructa quand même, mais culpabilisa.

Il décrocha son téléphone et commanda des patates pré-découpées et une pizza pré-mangée. Ernestin Testin l'appela juste après. Il souhaitait aller passer la soirée au “Bar à Mines” avec comme programme – selon ses termes – “boire, dégueuler, baiser”.

— Qu'est-ce qui est garanti, là dedans ? demanda Boris.

— Boire... Dégueuler.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Bon, d'accord, à neuf heures au Bar à Mines.

Il retéléphona alors pour commander une pute pré-baisée.

Ils se retrouvèrent comme prévu à dix heures devant le bar.

— Mais au fait, pourquoi ce nom ? demanda William Gerbe.

— Eh bien, vois tu, lui répondit Jean-Louis Goldorak, c'est que ce lieu est avant tout destiné à “se prendre des mines”.

— Je suppose, ajouta Boris, que cela n'a aucun rapport avec les engins explosifs, n'est-ce pas ?

— Tu as raison. Cela n'a en effet aucun rapport. “Prendre une mine”, cela consiste à boire de l'alcool jusqu'à être ivre et souvent également malade de l'estomac.

— Ah, d'accord.

— Vous désirez ? se renseigna un serveur.

— Eh bien... Comment dire, commença Ernestin Testin. Dis-le, toi, Jean-Louis.

— C'est à dire que... nous étions venus dans le but de... de nous prendre une mine, voilà.

— Mais cela tombe très bien, c'est justement la spécialité de la maison.

— Est-ce qu'on est obligés de s'asseoir sur des cônes de chantier, comme les gens qu'on voit devant le comptoir ? s'inquiéta Boris.

— Non, bien sûr. Il y a aussi une salle avec des gros poufs mous, si vous préférez. Mais la tendance, c'est la déco "chantier".

— C'est p't-être "tendance", mais ça déchire le cul, ajouta fort grossièrement William, et les autres réprouvèrent ce comportement cuistre et inadéquat par des regards désapprobateurs.

— Je vous rappelle, continua le serveur comme s'il n'avait rien entendu, que le four à pizzas est au sous-sol, et qu'il y a des places en jeu pour le prochain Dégueulis Contest Tour, pour les meilleurs. Les trois premiers de la soirée recevront en outre leur carte du Pizza Club. Ah zut, je ne devais pas en parler.

Ils s'installèrent dans les poufs mous et commencèrent à consommer les alcools qui devaient leur permettre d'honorer le nom du lieu.

Ce dernier était déjà pas mal honoré quand une brigade de Zombres fit son entrée dans le bistrac. Celui qui semblait être le chef annonça à voix haute :

— Non nous ne sommes pas des gros connards de merde d'emplaffés de leur mère la catin. Non nous ne sommes pas des grosses burnes à ressort d'embouzuures mal torchés de leur race...

— Un petit peu quand même, fit remarquer l'un des clients.

— Un petit peu quand même, c'est vrai, admit le chef-Zombre, mais ce n'est pas le problème. Nous sommes venu ici afin de lutter contre le grand crime organisé international et les brigands de grande envergure fascistes satanistes pédophiles.

— Et nazis, lui souffla son second.

— Et nazis, j'avais oublié.

Ils firent alors le tour du bar, scrutant chaque client consciencieusement. L'un des Zombres s'arrêta devant le verre de William Gerbe et l'observa longuement.

— Keskiya ? Tu veux tremper tes couilles dedans ?

— Je m'en garderais bien. Je n'en ai pas.

Il partit aussitôt en renfort de son collègue qui venait de repérer une souche de criminalité vers le fond de la salle. Le chef-Zombre arriva aussi et dit qu'il devait procéder à une dernière... vérification, puis il enfila un gant de latex sur sa main droite. Il souleva alors précautionneusement le verre du client suspect et affirma, en le reposant :

— C'est bien ce que nous pensions : Vous en avez mis à côté, et il y a une trace sur la table. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Eh bien, rien.

— C'est parfait. Nous allons immédiatement téléphoner au juge chargé de l'affaire. Allô, Roger ? Ah, Ah, vieil enculé ! Bon, alors, pour l'auréole sur la table, là ? Ouais... OK, salut Roger... Ouais, toi même. Bon, Monsieur, ce sera deux semaines d'énorme boudin planté dans le cul jusqu'à la garde avec sursis. La prochaine fois c'est ferme.

— Ouah, eh, je m'en sors bien.

— Exact. Bien, maintenant nous allons combattre le crime ailleurs.

Il effectua un salut fort solennel et ils sortirent sous une bordée de rots.

— Ce n'est pas bien, de leur roter dessus, estima Ernestin. Ils risquent leur vie pour faire reculer le grand banditisme, quand même.

— Bon, on se la prend, cette mafflée, oui ou merde ? jugea à son tour William.

— Ouais.

Jean-louis Goldorak fut le premier à descendre au four à pizzas, bientôt suivi par son cousin Roger. Boris fut le dernier à y aller, mais gagna sa qualification pour les championnats du monde grâce à un jet horizontal, parfaitement parallèle

au sol sur plus de deux mètres.

— On passe à la troisième partie du plan ? proposa Ernestin en essuyant élégamment les morceaux qu'il avait encore sur lui.

— Où ça ? demanda Roger.

— Au Robot Mixeur, c'est plein de pou... c'est super bien.

— Mais ça existe plus. Allons plutôt à la Bétonnière.

— C'est où ?

— À la place de l'ancien Robot Mixeur.

— C'est cool. On y va à combien de voitures ?

— On est cinq, ce serait con de prendre une seule voiture. Si on en prend cinq, on a chacun plus de chance de se tuer.

— Ça roule.

Il tombèrent devant la Bétonnière sur un énorme videur qui leur fit signe qu'ils ne pouvaient pas entrer.

— On ne rentre pas en baskets.

— Mais on a pas des baskets ?

— Ah, euh, oui, exact... mais euh, pour rentrer ici, il faut des bottes en caoutchouc.

— Ah bon ?

— Et en plus, l'entrée est à cinq Zloughs.

— Mais tout le monde rentre sans rien payer, regardez les, là !

— Hein ? Euh, ils ont un abonnement...

— On rentre pas, alors ?

— Nan.

Ils rebroussèrent chemin, William, aigri, disant :

— Bon, ben, on n'a plus qu'à aller se faire enculer et à se mettre des gros doigts dans le cul.

Le videur leur fit alors signe de revenir :

— Ah, mais vous êtes des grosses tarles, vous aussi ? Fallait le dire tout de suite, les gars, vous pouvez rentrer.

À l'intérieur, ils repérèrent rapidement Strychnine, Gélatine et Ovomaltine.

— Celle-là, c'est une bombe ! commenta Boris.

Mais elle n'explosa que plus tard dans la nuit. En attendant, Boris entreprit une sorte d'indienne dont on ne savait pas trop ce qu'elle foutait là.

— Cahaucumoc Pachacamac Cochupoco Gomo Copoc, lui dit-elle, ce qui signifie "Ce soir, je fais la fête, mais c'est difficile, car toute ma famille a été décimée la semaine dernière par des trafiquants de drogue nazis et satanistes."

— Hein, quoi ? hurla Boris qui ne comprenait rien à cause de la musique à fond, et aussi parce qu'il ne parlait pas l'Aztèque ancien, puis il se dit que cela n'avait aucune importance et que l'essentiel était de faire bonne figure et de lui montrer qu'il avait le sens de la fête, alors il éclata de rire en se tenant le bide et en gueulant :

— Yeeeeeeaaaaahhhhh !!!!!!! C'est cooooooooooolllllll !!!!!!!!

— T'as compris pourquoi t'avais pris un vol avec cette indienne, Boris ?

— Non, j'sais pas. C'était sûrement pas la bonne lune.

— T'y crois, à ces conneries ?

— Non. Mais les indiens, ça doit y croire à mort.

Complètement murgé, Boris oublia alors totalement qu'il avait commandé une putain pré-niquée, et se tripota le manche en gerbant ses dernières patates pré-découpées. La scène avait une classe folle.

William Gerbe décrocha son téléphone, réfléchit quelques secondes, puis le raccrocha. Il le décrocha de nouveau, mais quelques chose n'allait pas, et il le raccrocha encore. Il réfléchit. Finalement il décrocha uniquement le combiné. C'était nettement mieux. Boris Viande répondit au bout de vingt-huit sonneries.

— Qu'est-ce que tu foutais ? lui demanda William.

— Ben, tu vas pas me croire, mais j'ai d'abord décroché le téléphone, et ça m'a pris un temps fou pour le raccrocher, et finalement j'ai décroché seulement le combiné.

— Je ne te crois pas.

— Qu'est-ce qu'on fait, ce soir ?

— Je crois qu'il y a des festivités.

— Ah bon ? C'est quoi ? Je comprends pas ce mot.

— Ça veut dire qu'on va s'amuser la race.

— Ah d'accord. On va où ?

— J'en sais rien.

— C'est pas toi qui organise ?

— Ah non, moi, tu sais, je suis totalement wanéguène.

— Et alors ?

— Ben je fais tout à la wanéguène.

— Et c'est depuis quand ?

— Depuis hier. J'ai vu une émission là dessus à la télé. Bon, tu m'excuses, je vais raccrocher. C'est pas que je vais le faire exprès, mais comme je fais tout à la wanéguène, en ce moment, je raccroche n'importe quand, par exemple.

— Ah bon ? Allô ?

Boris dut appeler Roger Goldorak pour en savoir un peu plus sur le programme des festivités.

— On va à la "Machine à Laver", à la fameuse soirée "louze". J'ai eu des